

Les dés de Tuscania. Etude comparative sur un problème classique

A la longue série d'interprétations, ou de tentatives d'interprétations, qu'on a présentées au cours de notre siècle en ce qui concerne les nombres étrusques (et notamment ceux de *un* à *six*) j'en voudrais ajouter encore une, laquelle apparaîtra comme la première contribution de ma part pour jeter, si possible, un peu de lumière sur ce domaine plus ou moins impénétrable.

C'est un fait bien connu, parmi ceux qui se sont occupés de l'aspect ethnique du problème, que la numération est une technique qu'il faut apprendre comme toute autre technique. La faculté de s'exprimer en termes arithmétiques est donc une indication du niveau intellectuel d'un peuple. Il existe encore aujourd'hui des tribus dont la capacité à ce sujet est extrêmement basse, à en croire les témoignages de l'anthropologie, et cette situation «moderne» reflète, sans aucun doute, un état analogue —mais beaucoup plus fréquent— aux époques préhistoriques.

Si l'on accepte la définition du *googol* comme «le nom de nombre le plus élevé portant une appellation dans la langue vernaculaire»¹, on peut constater que le *googol* varie entre nul et cinq chez bien des peuples (ou tribus) «primitifs»: les Veddah, les Australiens, les Fuégiens, certains Polynésiens et Esquimaux, etc.

Nous touchons ici un autre phénomène plus spectaculaire, mais d'un intérêt particulier pour notre discussion: c'est la dactylogonomie, qui donne pour résultats les «bases» cinq, dix *ou bien* quatre, huit «là où le pouce n'est pas assimilé aux autres doigts»².

Avant d'aborder le problème de la numération, il faut poser la question s'il y a des rapports du point de vue *lexical* (sans faire mention des ressemblances *structurales*) entre l'étrusque et d'autres langues.

1 H. POLGE; *La notion de googol et le problème de l'origine des Basques*, "Fontes Linguae Vasconum". Pamplona, 13/1973, p. 42.

2 POLGE, op. cit., p. 43.

I. L'ÉTRUSQUE - LANGUE ISOLÉE?

Les données lexicales, morphologiques et syntactiques nous montrent avec toute évidence que l'étrusque n'était pas une langue indo-européenne. Mais c'est possible et même probable qu'il a subi, au cours des siècles, certaines modifications par l'influence des peuples voisins indo-européens. Comme il arrive souvent quand on parle de langues «énigmatiques», on s'efforce de chercher des affinités un peu partout. Ainsi, les savants de l'Antiquité comme les linguistes modernes ont fouillé les sources les plus diverses, mais la plupart d'entre eux ont fini par constater que l'étrusque reste isolé. C'est une conclusion qui semble bien fondée³.

Comme le verra le lecteur, j'aurai recours assez souvent au basque, cet idiome archaïque qui refuse de mourir. Mais je ne m'en occuperai pas dans l'espoir de révéler quelque parenté sensationnelle et jusqu'ici dissimulée. Toute personne qui a des connaissances en basque et en étrusque (combinaison rare, hélas!) pourrait confirmer, sans risquer grand'chose, que le vocabulaire des deux langues n'a pratiquement rien de commun.

Le basque, idiome pyrénéen, a conservé des vocables qui ont pu faire partie de ce qu'on appelle parfois en termes trop vagues la «couche méditerranéenne», c'est-à-dire des substrats pré-indo-européens s'étendant de la Péninsule Ibérique à l'ouest vers le Caucase à l'est. Il a conservé aussi, sous formes très peu changées, des «mots vagabonds», ces vieux mots d'emprunt qui, après avoir fait le «tour du monde», ont gardé leur vigueur jusqu'aujourd'hui, incorporés dans les langues les plus différentes et souvent très distantes les unes des autres. Prenons, par exemple, le babylonien *ištar* «étoile» qui se retrouve en grec (*astér*), en latin (**ster-la* > *stella*), en allemand (*Sterne*) et en basque (*izar*).

Le nom du *Vésuve* nous mène directement aux problèmes étymologiques, mais aussi à la question non moins controversable s'il existe —malgré tout— des relations lexicales entre l'étrusque et le basque. Ces relations éventuelles, est-ce qu'elles touchent un noyau commun des deux langues, ou s'agit-il tout simplement de mots d'emprunt?

Pour interpréter le nom du volcan classique on a supposé une racine **eus-*, **euso-* «brûler», avec une variante secondaire *(*e*)*ues-*, *Ves-* «(la mon-

3 "Alles mögliche hat man versucht; man glaubte das Etruskische verwandt mit den italischen Dialekten (Lanzi, Corssen, Lattes), mit dem Griechischen (Coli, Charsekin), mit dem Baskischen und dem Kaukasischen (Thomsen), mit dem Armenischen (Bugge), mit dem Finnisch-Ugrischen (Martha), ja mit dem Drawidischen (Konow); zuletzt kam noch das Hethitische und das Albanische dran (Georgiev, Mayani). Kein Vergleich des Etruskischen mit einer bekannten Sprache, sie sei indoeuropäisch oder nicht, hielt bisher der Kritik stand, und so ist die etymologische Methode bis auf weiteres in Misskredit geraten". A. J. PRIFFIG: Einführung in die Etruskologie. Darmstadt, 1972, pp. 14-15.

tagne) brûlante». Certains linguistes ont préféré une racine indo-européenne *sbe-* (en grec *sbennymi* «éteindre»). «From this root comes Lat. *Ve-sev-us*, *Vesuvius*, i.e. the *Unextinguished*» (Liddell-Scott).

Au lieu de s'embrouiller dans des explications qui n'ont visiblement que très peu à voir avec la réalité, il vaut mieux chercher une solution qui se base sur les parlers locaux, c'est-à-dire le vocabulaire de la région où se trouve le toponyme en question, à condition que la situation linguistique se soit maintenue relativement constante.

Dans son ouvrage excellent sur les Étrusques (version anglaise: *The Etruscans*, 1956, p. 261), M. Pallottino range parmi «the elementary sounds of Etruscan ... three dental fricatives: *s*, *ś*, and *z*». Le *ś* doit correspondre à une fricative apico-alvéolaire, intermédiaire entre le *s* dorsoalvéolaire (le *s* normal du français) et la chuintante *ch* (franç. *chercher*). Observez que le basque possède le même son qui s'écrit *s*; le «*s* a un son gras particulier intermédiaire entre la *ç* français et le *ch*»⁴. «A l'oreille, /*ś*, *tś*/ se rapprochent de /*š*, *tš*/, et ont un timbre palatal. D'un point de vue dynamique, on peut parler d'une tendance à la confusion /*ś*, *tś*/ > /*š*, *tš*/»⁵.

Le «feu» en étrusque a été identifié comme *versum* et *verse*: «*arse verse* = *arce ignem* (Verrius Flaccus)»; «*versum*, cf. *verse*, fire?»⁶. Il me semble que l'orthographe latine *-rs-* sert à reproduire un son qui n'existait pas dans cette langue-là, en d'autres termes le son *ś*. Ce phénomène n'est pas du tout unique. En suédois —ma langue maternelle— nous avons beaucoup de mots du type *fors* (= torrent), prononcé *foš*, *mars* (= le mois de mars), pron. *maš*, où le *š* se rapproche du *ch* français (*chercher*). Je crois donc que la prononciation de *versum*, *verse* était en réalité *veśum*, *veše*, et je crois aussi que le radical *veśu-* constitue l'élément principal du nom du *Vésuve*.

Voici, enfin, un autre argument qui parle en faveur de cette hypothèse: le basque a gardé intact ce même vocable *su* (= feu), prononcé *śu*.

II. LES DÉS DE TUSCANIA

Les dés à points de l'Antiquité se divisent selon les catégories suivantes (A - E):

A. Les côtés opposés donnent la *somme* de sept: 1-6, 2-5, 3-4. Tous les dés grecs et romains, et la plupart des dés étrusques, appartiennent à cette catégorie.

4 P. LAFITTE; *Grammaire basque*. Bayonne, 1944, p. 14.

5 N. MOUTARD; *Etude phonologique sur les dialectes basques*, "Fontes Linguae Vasconum". Pamplona, 20/1975, p. 143.

6 M. PALLOTTINO; *The Etruscans*, 1956, pp. 244-245.

B. Ce type se retrouve exclusivement en Étrurie, et voici la disposition des points: 1-2, 3-4, 5-6.

C. Un seul dé est marqué 1-6, 2-4, 3-5. Les sommes des nombres opposés font 7, 6 et 8, et le *produit* est de 336.

D. Les points sont disposés ainsi: 1-5, 2-6, 3-4, ce qui donne le *produit* de 336.

E. Finalement, sur un seul dé on a mis les points de manière que la *différence* des côtés opposés fait trois: 1-4, 2-5, 3-6.

A part ces dés à points, il existe aussi un couple de dés, appelés les dés de Tuscania (Toscanella), où l'on a remplacé les points habituels par six *mots* représentant les nombres de *un* à *six*. Mais en quelle succession? Le problème est là!

Ces mots sont, en transcription latine et en ordre alphabétique: CI, HUTH, MAKH, *śA*, THU, ZAL. Quant à leur prononciation, je voudrais faire quelques remarques complémentaires: C est un *k* dur et non-aspiré, tandis que KH est dur et aspiré. TH correspond à un *t* dur et aspiré.

Au début de notre siècle, A. Torp⁷ établit l'ordre suivant qui est devenu généralement accepté comme le plus probable: THU (= 1), ZAL (= 2), CI (= 3), *śA* (= 4), MAKH (= 5), HUTH (= 6). Toutefois, une certaine hésitation se manifeste depuis longtemps en ce qui concerne HUTH et *śA*. Il y a des indications qui parlent en faveur de l'équation HUTH = 4 (et par conséquent *śA* = 6), mais —faute de preuves convaincantes— les discussions n'ont abouti à rien et l'on est revenu à l'état où se trouvaient précédemment les choses.

En 1964, une découverte extraordinaire a été faite à S. Severa (l'ancien Pyrgi): trois petites lames d'or sur lesquelles figurent des inscriptions étrusques et puniques. Grâce à elles nous savons maintenant que CI équivaut à *trois*.

Pour interpréter les cinq mots restants on a eu recours au moyen le plus avancé de la technique moderne, l'ordinateur électronique, et le résultat de cette opération remarquable se présente ainsi⁸: THU, Zal, CI, *śA*, MAKH, HUTH, *un* ... *six*.

7 Etruskische Beiträge, I, 1902, p. 64 et suiv.

8 A. J. PFIFFIG - H. IZBICKI; *Die etruskischen Zahlwörter von eins bis sechs*. Bericht über die Behandlung des Problems mit Hilfe einer elektronischen Datenverarbeitungsmaschine. Sonderabdruck aus dem Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Österreichischen Akademie der Wissenschaften. Jahrgang 1965, pp. 1-16.

Encore une fois nous sommes revenus à l'état où se trouvaient les choses en 1902! «Von den angeführten Systemen bleibt also nur das von Torp aufgestellte übrig»⁹.

Dans les chapitres qui suivent je vais analyser HUTH, śA, ZAL et CEZP-. «Other numerals are represented by *cezp-*, *sempb*, and *nurph-*»¹⁰.

III. HUTH

Un chroniqueur et grammairien du VI^e siècle, Stéphane de Byzance, a laissé à la postérité quelques renseignements qui ont causé, parmi les étruscologues, un long et âpre combat¹¹. Il raconte que Tetrapolis, fédération attique de quatre villes (Marathon, Oïnone, Probalinthos et Tricorynthos), s'appelait autrefois *Huttenia* «puisqu'il y avait quatre /villes/». C'est le premier élément de ce mot pré-hellénique qui a attiré l'attention des philologues, et il leur a paru logique d'en déduire que *hut(t)*- correspondrait à HUTH étrusque. Quoi qu'il en soit, ces comparaisons sont basées avant tout sur des ressemblances phonétiques, sans l'ombre d'une preuve de la parenté sémantique. Mais d'autre part —il faut le dire— les informations livrées par Stéphane de Byzance n'excluent pas non plus une telle parenté!

Maintenant nous allons regarder ce nombre étrusque sous un aspect qui n'a guère figuré dans les discussions: c'est le géorgien, langue caucasique, qui nous aidera à établir le contact entre ce qui est mort et ce qui est toujours vivant.

Le géorgien s'est montré résistant aux changements et aux influences de l'extérieur. Cette résistance se reflète aussi chez les noms de nombre. Dans le langage d'aujourd'hui, *cinq* s'écrit *huthi*, *chuthi* ou *xut'i* (transcriptions faites de l'alphabet *mchedruli*). Les *h*, *ch* ou *x* représentent une fricative (glot. ou vél.) fortement aspirée, et les *th* ou *t'* une occlusive aspirée. Cette prononciation est, semble-t-il, identique à celle du VI^e siècle pendant lequel se réalisa la première traduction de la Bible en langue géorgienne¹². Le nombre *cinq* s'écrivit alors, d'après le «Umschrift des altgeorgischen Alphabets» (*Molitor*, op. cit., p. XII), *hut'i*, reproduction parfaite de la forme moderne: *h* = *h* (*ch*, *x*), *t'* = *t'* (*th*).

Ce qui est dit de la prononciation de *huthi* est valable, à peu de choses près, pour HUTH étrusque, et l'on peut en conclure que ces dénominations

9 PFIFFIG - IZBICKI; op. cit., p. 12.

10 PALLOTTINO, op. cit., p. 265.

11 STEPHAN VON BYZANZ; *Ethnika*. Edition Meineke, Graz, 1958, p. 618.

12 J. MOLITOR; *Altgeorgisches Glossar zu ausgewählten Bibeltexten*, Pontificium Institutum Biblicum, Roma, 1952, p. 240.

ont une origine commune. Mais comment expliquer la différence de valeur (car il n'y a pas une seule indication, que je sache, qui parle en faveur de l'équation HUTH = cinq)?

Je crois que cette différence pourrait s'expliquer *soit* par quelques faits fondamentaux qui sont mentionnés à l'introduction de cet article, à savoir la notion de googol et les bases variées, *soit* par un autre phénomène qui n'est pas rare en anthropologie: «... les appellations des nombres supérieurs au googol sont empruntées à une langue voisine» (Polge, op, cit., p. 43).

Cela n'implique pas nécessairement des rapports plus ou moins directs entre les habitants de la Mer Égée, d'un côté, et ceux du Caucase, de l'autre, mais nous savons qu'il existe de très vieilles relations commerciales et culturelles entre le monde de la Mer Noire et celui de la Méditerranée.

Nous venons de voir que les bases —les «mains»— varient entre quatre et cinq. Il en résulte que HUTH *ne correspond pas à six*. Conforme à la documentation qu'on a présentée jusqu'ici, il ne correspond pas non plus à cinq. Par conséquent, HUTH doit avoir la valeur de *quatre*.

IV. śA

Sur les dés de Tuscania, les inscriptions sont arrangées de la manière suivante: THU - HUTH, ZAL - MAKH, CI - śA. Cela veut dire que la *différence* des facettes opposées fait trois (1-4, 2-5, 3-6), et que ces dés entrent dans la catégorie E (voir ci-dessus).

Il est temps d'introduire maintenant une vieille formulette basque: *baga, biga, higa, laga, boga, sega*. Cette série bizarre est une variante des nombres de *un* à *six*, mais la formation en reste obscure. Le seul nombre «normal» de cette série est *biga* (= 2), qui s'exprime aussi par *bi*, et l'on en a conclu que les nombres restants ont été créés par analogie à *biga*. «Nous ne savons pas ce qu'est le suffixe *-ga* de *biga*»¹³.

En étrusque, les nombres qui constituent la base des *dizaines* subissent parfois des changements de voyelle, de façon que CI peut aboutir à CE- (CIALKH ou CEALKH = 30), tandis que śA se transforme régulièrement, à ce qu'il paraît, en śE- (śEALKH).

Six en basque s'écrit *sei* (pron. *śei*). Ne serait-il pas logique de voir dans *se-ga* (*śe-ga*) une racine *se-* (*śe*) qui pourrait se mettre en relation avec le mot correspondant étrusque śE-?

¹³ P. LAFITTE; Autour de *gizon bat* et *gizon bi*. "Fontes Linguae Vasconum". Pamplona, 12/1972, p. 297.

V. ZAL

Pour trouver un parallèle de ZAL (= 2) étrusque, il faut pénétrer jusqu'aux couches les plus profondes de la langue basque. C'est l'illustre philologue Henri Gavel qui nous a fourni d'une théorie perspicace, examinée de nouveau —il y a peu de temps— par Pierre Lafitte dans un article déjà cité¹⁴.

Les nombres basques *zortzi* (= 8) et *bederatzi* (= 9) se décomposent, d'après Gavel, en *zor-tzi* et *bedera-tzi*, où *-tzi* est un suffixe qui signifie «avant». Il a identifié *bedera* comme «un chacun», et *bedera-tzi* signifierait littéralement «un avant (dix)».

Le même procédé, appliqué à *zortzi*, donnerait *zor* suivi de *-tzi*, c'est-à-dire «deux avant (dix)». On a signalé que ces constructions rappellent beaucoup les formules latines *duodeviginti* («deux ôtés de vingt») et *undeviginti* («un ôté de vingt»). Je voudrais y ajouter qu'elles rappellent aussi, d'une manière frappante, les formules étrusques ESL-EM-ZATHRUM (*duo-de de-viginti*), THUN-EM-ZATHRUM (*un-de-viginti*), CI-EM-CEALKH (*tres-de-triginta*). «Counting appears to have proceeded additively as far as 6 ... and subtractively from 7 to 9» (*Pallottino*, op. cit., p. 266).

Qu'il me soit permis d'être un peu hardi, mais je pense à une des particularités de la phonétique basque, à savoir l'alternance *l* > *r*. En voici un exemple classique: «*Iliberri* signifie en basque «ville neuve». *Ili* est devenu en basque actuel *iri*»¹⁵. «... *Iliberri* ... corresponde al vasco *Iriberry* «Villanueva» con cambio regular de *l* en *r*»¹⁶.

Cela nous mène à l'existence hypothétique d'une variante de *zor* qui a, du moins, la faveur d'être phonétiquement possible: **zol*. Que cette forme ait existé ou non, j'ai voulu tout simplement attirer l'attention sur une affinité —réelle ou imaginaire— entre **zol* (> *zor*) basque et ZAL étrusque.

14 LAFITTE; Autour de *gizon bat* ..., p. 296.

15 R. LAFON; *Noms de lieux d'aspect basque en Andalousie*. Actes et Mémoires du Cinquième Congrès International de Toponymie et d'Anthroponymie. Salamanca, 1958, p. 126.

16 J.HUBSCHMID; *Toponimia prerromana*, "Enciclopedia Lingüística Hispánica". Madrid, 1960, p. 454.

LENNART ANDERSSON

VI. CEZP-

Ressemble à *zaxpi* basque = *sept*. Mais il pourrait aussi constituer l'élément principal de *Cespius*, le nom de la «huitième colline» de Rome ¹⁷.

Lennart ANDERSSON

17 "The Latin name of the eighth hill, outside of Rome's seven, is *Cespius*; *cezp* and *cezpalx* must be '8' and '80' respectively". *William M. Austin: How to count in Etruscan. Studies in Linguistics, Dallas (Etats-Unis), 20/1968, p. 66.*